Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 10

Artikel: Va te faire photographier
Autor: Crostand, R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220153

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Chaque année, en pareille saison, je revois en pensée cette délicieuse peinture de Kreidolf représentant le cortège des fleurs printanières, toutes personnifiées, se formant sous terre et se préparant à faire de gré ou de force irruption au grand jour à la recherche du soleil et du printemps. La terre est alors dans sa couche supérieure un véritable volcan de vie. Partout, à travers ses millions de pores, la sève longtemps refoulée surgit, jaillit et s'impose, redresse ce qui était abattu, colore ce qui était terni, donne du ressort à ce qui n'en avait plus, met en tout et sur tout un levain d'espoir, un reflet d'amour et de bonheur. Chacun, petits et grands, le brin d'herbe comme l'homme au faîte de la gloire et des honneurs, a sa part de ce renouveau et pour un instant se laisse aller au charme de l'insouciance que cet excès de vie sème libéralement en nos cœurs.

Jean Doron.

Mot d'enfant. — Une fillette de quatre ans à qui le ciel venait de donner un petit frère, contemplait en silence, le bébé, dont on faisait la toilette, étendu tout nu dans son petit lit.

Soudain, s'adressant à sa maman :

— Maman, j'ai vu les yeux, le nez et la tétine du petit frère.

On a faim ! — Un campagnard était au restaurant avec quelques amis pour dîner. On sert des hors-d'œuvre. Le dîneur, pour qui c'était une nouveauté goûte un peu de tout, mais trouve tout de même qu'il y a bien peu de chaque mets. Il interpelle un garçon :

— Hé ! garçon, dites-voir, si vous ne nous donnez pas bientôt à manger, on bouffe tous vos échantillons.

DEMAIN !

Oh ! demain, c'est la grande chose ;
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme, aujourd'hui, sème la cause,
Demain, Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zône,
C'est Paris suivant Babylone,
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours.

Victor Hugo.

Demain, pour beaucoup de gens, c'est surtout une excuse pour ne pas faire, aujourd'hui, ce qu'ils pourraient et devraient faire.

Demain, pour l'écolier, pour l'étudiant, c'est l'examen, avec toutes ses surprises.

Demain, pour le commerçant et l'industriel, c'est la traite à payer.

Demain, pour le capitaliste, c'est le fisc impitoyable.

Demain, c'est la grande décision à prendre.

Demain vient toujours trop tôt pour qui attend quelqu'événement désagréable ; trop lentement pour qui attend le contraire.

Demain, c'est l'éternel futur, c'est l'infini, c'est l'éternité, c'est l'angoissant inconnu.

« Demain, on rasera gratis », lit-on chez les barbiers facétieux.

Demain, pour la jeune fille qui soupire, c'est peut-être le prétendant désiré.

Demain, c'est peut-être la fortune, à moins que ce ne soit la misère, arrivant par un de ces coups inattendus du sort.

Demain, pour le patient, qui geint dans son lit, c'est le jour de l'opération. Pour le condamné, c'est celui de l'exécution.

Demain, pour le poète, c'est peut-être l'inspiration, vainement attendue jusqu'alors.

Demain, pour le peintre, pour le statuaire, c'est peut-être la visite du généreux Mécène espéré; partant, c'est peut-être la gloire.

Demain, enfin, c'est tout ce qu'on voudra, bon ou mauvais ; heureux ou malheureux ; c'est ce qu'on désire et ce qu'on craint.

Aujourd'hui passe et disparaît à tout jamais ; demain est toujours là, devant nous, avec son mystère.

Mais laissons demain à demain, vivons au jour le jour, confiants en la Providence. Chaque jour suffit à sa tâche.

La Palice.

« VA TE FAIRE PHOTOGRAPHIER »

SUR la petite ville de St-Loup, brave cité montagnarde perdue au milieu d'un vallonnement de hautes crêtes hérissées, sauf au sommet, de sapins centenaires, la neige, un soir brusquement tomba.

En une nuit, sournoisement, un suaire de glace enveloppa la terre. Surpris dans son engourdissement stationnaire, le thermomètre se replia sur lui-même, s'enroula sur la base comme un serpent frileux. Lentement, son échine ne décrivit plus que des cercles concentriques dont la tête se dégageait à peine. — Vingt-cinq degrés au-dessous de zéro, accusait l'instrument ; — aussi, dès le matin, l'active bourgade fumait de toutes ses cheminées et les lourds nuages noirs, cherchaient, mais en vain, à réchauffer un peu cette atmosphère sibérienne.

Oh ! ces terribles hivers, leur réputation était solidement établie ! Les gens de la plaine volontiers narguaient leurs concitoyens d'en haut, qui, malgré les inconvénients de leur situation intolérable parfois, restaient attachés à ce sol qu'ils chérissaient entre tous.

Il est vrai que la petite ville de St-Loup jouissait d'une célébrité mondiale. Ses montres, l'habileté de ses ouvriers, avaient étendu bien au-delà de ses frontières, sa renommée grandissante. Aujourd'hui encore, la majorité de ce peuple passe, quotidiennement, jusqu'à douze, voire même, jusqu'à quinze heures devant ses établis, sans presque en bouger.

Malgré cela, la santé du corps et celle de l'esprit n'en étaient pas amoindries, loin de là ; jamais on ne rencontrait de plus joyeux compères que là-haut. De plus, la vie de famille y était charmante, des réunions intimes rompaient aimablement la dure intempérie des temps.

Comme partout, les hommes avaient leurs petites habitudes, jalousement ils se réservaient leur samedi soir qu'ils passaient à la brasserie. Des brasseries, il y en avait de très confortables, mais aucune n'était mieux fréquentée que celle d'Aristide, sise à l'angle de la « Rue de la République » et de la « Croix du Marché ». Dès qu'on en franchissait le seuil, l'atmosphère de la salle vous baignait de ses douces effluves. Alors, prestement, on se débarrassait des gants fourrés, du lourd manteau, du désagréable cache-nez ; — puis, plus à l'aise, on saluait les consommateurs, presque toujours les mêmes et toujours aux mêmes places, jusqu'à ce qu'on eut regagné la sienne propre, accueilli par de joyeux lazzi.

Sur les banquettes recouvertes de coussins d'un cérémonial, on distinguait à l'angle obscur de la salle, le poète Dèche, maigre comme un don Quichotte et tout aussi fou que lui. « Un poème gigantesque », disait-il « dort sous la fragile paroi osseuse de mon large front bombé !... Un poème de six mille vers au moins, en face duquel, le roman de la Rose, n'est qu'un jeu d'enfant ». — Anxieusement, la ville attendait la venue de ce chef-d'œuvre qui devait ajouter un nouveau fleuron à sa couronne, immortaliser son nom ; — mais les années passaient, passaient, et comme Sœur Anne, la cité ne voyait rien venir.

Pour confident, notre poète avait un autre courtisan des Muses, le peintre Baille, homme à la face bovine et chargée de loupes. De talent, il n'en avait guère, il semblait s'être confiné dans la barbe blonde épaisse qu'il portait et l'énorme lavallière noire qui flottait sur son opulente poitrine d'Hercule gonflé et graisseux.

Les autres tables étaient occupées par des industriels, des commerçants que ne hantaient pas d'illusoires chimères et dont la bonne humeur se donnait libre carrière.

Dès neuf heures du soir, les jeux battaient leur plein. Ici, le jacquet était en honneur ; — là, les échecs. Les faces des joueurs, congestionnées par les machinations infernales, apparaissaient longues et soucieuses, tandis que, bruyants, les amateurs de cartes s'en donnaient à cœur joie. Les uns après les autres, on les voyait développer entre leurs doigts agiles, l'éventail multicolore de leur chance respective, et les mêmes exclamations, joyeuses, goguenardes ou piteuses, animaient les parties.

Attirés par le bruit, les habitués des tables voisines s'approchaient, regardaient dans les jeux, soupesaient les chances, puis les parties se succédaient avec toujours le même entrain.

Du reste, plusieurs d'entre eux passaient pour de véritables as, tel ce fameux Renaud, insurpassable très certainement. Ah ! celui-là, il jouait en virtuose, son étonnante mémoire l'aidait puissamment. Dès les cartes données, le jeu à peine commencé, il devinait ce que l'adversaire possédait, puis laissant aller la partie, se réservant à coups sûrs, il partait en guerre, ramassait infailliblement toutes les cartes. — Conscient de sa force, orgueilleux en diable, il se plaisait à être « roi » tout un soir, — un « roi » sans royaume ni couronne, par ce fait, sans souci. Pourtant ce orgueil lui coûtait parfais, vidait un peu sa bourse, toujours bien garnie. Sans doute que certaines parties, Renaud ne les remportait qu'à force de ruse, de calcul et d'audace. Quelquefois aussi, les expressions béates, les mimiques des spectateurs, les mots inopinément lâchés l'éclairaient sur ses partenaires. M. Renaud ne négligeait aucun indice susceptible de l'aider à son succès. — Bien sûr que lorsque les révélations étaient par trop suggestives, des admonestations copieuses tombaient à l'adresse du bavard. Alors, vertement, on le priait de mieux tenir sa langue.

Or, ce samedi-là, une nervosité toute particulière régnait à la table où jouaient messieurs Renaud, Leuba, Berthoud et Martin. Il est vrai que notre ami Renaud avait lancé l'insolent défi d'être roi, dans une partie bien compromise et de l'emporter quand même. Exaspérés de tant d'aplomb, ses amis avaient relevé le gant ; — ils riaient de cette folle prétention qu'ils narguaient le plus aimablement du monde et qui aiguillonnait leur cupidité mise si témérairement à l'épreuve. — Le défi lancé, puis relevé aussitôt, un nombre considérable d'amis faisaient cercle autour d'eux, s'imposaient en juges.

Nathan, le juif, qui regardait toujours dans les jeux, sans jamais y prendre part, de peur d'y laisser quelques plumes, ne manqua pas de grossir le rang des spectateurs. Nathan, du reste, était connu de l'établissement. Ce petit homme dodu, avisé, prudent, servait souvent de cible aux sarcasmes, mais ces derniers coulaient sur sa grosse personne sans jamais l'atteindre profondément. Combien de fois déjà, sa mauvaise manie d'exprimer, tout haut, des réflexions qui déroutaient les joueurs, lui avaient attiré de sévères réprimandes qu'il oubliait aussitôt. A l'ouïe du défi, sa curiosité fut en éveil. Il rôda autour des joueurs comme la hyène doit rôder autour d'une proie.

La partie commença. Renaud possédait *le valet* qui majestueusement tomba, entraînant dans sa chute trois autres atouts.

— Et maintenant le nel ! cria-t-il, triomphalement. — Un concert de protestations s'éleva.

— Sacré Renaud !... Ah !... Est-ce qu'ils nous auraient, la canaille !

Ce fut à ce moment précis que Nathan qui se promenait toujours, insinua à l'oreille de l'un des adversaires de Renaud, tout bas, sans être entendu, croyait-il, alors que celui-ci abaissait son as.

— Garde ton roi ! Leuba... et joue ton dix, — ton roi devient boc, — je le sais !

Vrai ou faux, le malencontreux conseil avait été entendu par Renaud lui-même.

— Ah! interrompit-il, durement. T'ai-je donc Nathan, engagé pour souffler à mes partenaires ce qu'ils doivent jouer ?... Allons ! vieille lessiveuse !... Tais-toi !... »

Mais comme Nathan narguait son interlocuteur, divulguait d'autres secrets ayant rapport au jeu ; visiblement, la patience de Renaud s'épuisa. Un juron sonore s'échappa de ses lèvres et, brusquement, on le vit poser ses cartes sur la table, prendre Nathan par le collet puis, le faisant pirouetter sur lui-même, le chasser hors du local, tout en lui criant :

— Allons !... Nathan !... j'en ai assez !... Fiche le camp !... Va te faire photographier !...

Faible, honteux, stupide, Nathan n'avait pas la force de résister à la colère de Renaud. De plus devant l'unanimité des protestations, Nathan se

voyait jeter à la porte, telle une vieille loque.

Sur la route, notre homme devint fou de rage... « Va-te faire photographier ! » répétait-il, machinalement, en piétinant sur place... « Va-te faire photographier ! »... « Va-te faire photographier ! »... Eh bien, oui ! c'est une idée, ... je vais aller me faire photographier... et on verra bien qui rira le dernier ! »

Or quelle ne fut pas la surprise de M. Renaud, lorsque trois semaines après l'événement, il reçut du photographe le plus notoire de la ville, une facture assez salée, pour douze portraits que M. Nathan avait fait exécuter sur son ordre.

Tout d'abord, à la vue des épreuves de fort belles dimensions, M. Renaud n'en crut pas ses yeux ; mais à la longue, il fut obligé de se rendre à l'évidence. Et puis, tout à coup, le souvenir de sa récente altercation avec Nathan lui revint à l'esprit... « Va-te faire photographier ! » « Va-te faire photographier ! » il le lui avait bien dit ; Nathan avait pris la phrase au mot. Soigneusement, M. Renaud ficela le paquet qu'on venait de lui livrer et inquiet passa chez le photographe. Ce dernier était chez lui ; très courtoisement il le reçut. Après quelques explications qui ne faisaient qu'embrouiller les choses, M. Renaud se rendit compte que la plaisanterie tournait au tragique. Le photographe, du reste, ne cessait de répéter : « que M. Nathan était bien venu à son atelier et qu'il avait insisté pour que son portrait fut tiré avec le plus grand soin. Le travail terminé, il m'a prié de vous adresser les portraits ainsi que la facture, me disant que vous l'aviez envoyé se faire photographier et qu'il répondait ainsi au vœu exprimé par vous. Jusqu'ici, je n'ai fait qu'exécuter scrupuleusement les instructions reçues, je suis complètement étranger aux autres questions ».

Pour le coup, M. Renaud faillit se trouver mal. Des démarches opérées auprès de M. Nathan, pour l'obliger à payer, n'aboutirent à aucun résultat, ce dernier s'obstinant à déclarer qu'il n'avait fait que suivre très humblement l'impétueux désir exprimé par M. Renaud. Les choses, comme on le voit, se compliquaient singulièrement, tant et si bien qu'elles furent portées devant les juges. Or voici, après des débats très divertissants comment la Cour solutionna l'épineux problème.

« Entendu que, d'une part, M. Renaud a déclaré, dans un mouvement d'humeur, il est vrai; mais, néanmoins a déclaré à M. Nathan à haute et intelligible voix, en plein café, et devant de nombreux témoins, d'aller se faire photographier : — et que d'autre part, M. Nathan à l'ouïe de cet ordre impératif n'avait fait qu'accéder au désir exprimé par ce dernier, la Cour condamne M. Renaud à payer les douze portraits dont le montant total atteint la somme de cent-vingt francs ».

Inutile de vous dire que depuis ce jour-là, M. Renaud se garde comme du feu, des expressions spontanées, anodines et inoffensives, croyait-il ...jusqu'ici.

R. Crostand.

Le laurier de Vinet. — Vinet avait dans son cabinet de travail une couronne de laurier qu'il avait jadis gagnée dans un concours académique. Il s'aperçut une fois que sa couronne perdait peu à peu quelques feuilles. Sa cuisinière, interrogée, lui répondit :

— Oh ! c'est que monsieur aime tant le laurier dans la sauce.

Oh ! ces enfants ! — Un monsieur rencontre un jour une fillette de six ans, de sa connaissance. Elle sortait de l'école enfantine. Elle s'approche de lui, le salue très gentiment et lui demande la permission de faire un bout de chemin en sa compagnie.

Un peu plus loin, sur le trottoir qu'ils encombrent, des enfants jouent. Vient une dame âgée qui, ne pouvant passer, est obligée de descendre sur la chaussée.

Le monsieur en fait la remarque à la fillette qui l'accompagnait. Et celle-ci de répondre, l'air navré, les yeux au ciel et d'un ton sentencieux :

— Oh ! voyez-vous, m'sieu, ces enfants d'aujourd'hui !...

C.

Mots drôles. — Vous savez qu'il est défendu de pêcher ici...

— Je ne pêche pas, mon capitaine, je retire de l'eau un malheureux barbeau qui était en train de se noyer...

4

LE CAPITAINE RENAUD

Marc et Marianne étaient enfants de Samuel Delenz, vigneron de Cully, à son aise, possédant maison sur le lac, vignes et train de vendange. La mère était morte depuis longtemps ; la jeune fille avait continué à vivre entre son père et son frère, remplaçant pour le ménage celle qui n'était plus et prenant à cette tâche des allures et des habitudes plus sérieuses que les compagnes de son âge. C'était certes une des plus belles filles des environs et il n'eût tenu qu'à elle de se faire fêter et courtiser. Mais point ; son seul plaisir semblait être dans la maison de son père. Gracieuse, bienveillante et gentille avec tous, elle n'avait de préférence que pour son père et son frère. Ils le lui rendaient bien du reste et ces trois êtres voyaient doucement couler leur vie, n'imaginant pas de plus grand bonheur que de se sentir les uns près des autres et les uns pour les autres.

Aussi, ce fut un grand chagrin pour la jeune fille quand le père décida que Marc, pour juger un peu le monde, devait s'absenter, faire un petit voyage et passer quelque temps dehors. C'était souvent l'habitude alors ; les garçons et aussi les filles allaient *en change*, c'est-à-dire qu'on cherchait dans une ville ou un village du pays voisin une famille disposée à faire voyager l'un des siens. Marc était ainsi allé à Genève chez un ami de son père, dont le fils était venu le remplacer à Cully. A son retour, c'était un grand et fort garçon ; avait-il pris là-bas quelque chose du caractère remuant des Genevois ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'alors il supporta plus impatiemment la position dépendante faite aux populations vaudoises. Les vexations et ennuis suscités aux gens de sa classe par les agents de l'autorité ne le trouvaient plus indifférent. Sans regimber directement, il faisait de l'opposition passive. On s'aperçut bientôt qu'on n'avait plus en lui un simple paysan vaudois courbant facilement la tête sous le joug ; on n'en devint que plus tracassier dans l'espoir de le lasser ou de le forcer à un éclat suffisant pour le punir. C'était à chaque instant des corvées spéciales ou des entraves de toute nature. Marc et son père y mirent de la patience ; ils cédaient, mais sans faire d'excuses, gardant un calme qui n'irritait que davantage leurs persécuteurs. Bref les choses en vinrent à un point que cela ne pouvait que mal finir.

A quelque distance au-dessus de Cully, les Delenz avaient des parents, braves gens comme eux, vignerons comme eux et dont la maison était isolée au milieu des vignes et de quelques bouquets de bois. Le père, la mère, deux garçons et une fille composaient la famille; plusieurs domestiques, hommes et femmes complétaient les hôtes du logis.

Marc allait souvent visiter ces parents et l'on disait dans le pays qu'il finirait par épouser sa cousine. Sans être aussi décidé que cela, il est certain que notre jeune homme se rendait volontiers à la Belle-Roche — c'était le nom de la métairie — et qu'il s'y rendait rarement les mains vides. Tantôt c'était un rayon de miel, tantôt un beau poisson, car, pour se distraire, Marc avait le lac dont il était passionné. Le produit de sa pêche passait en général bien plus en cadeaux qu'au marché. Il s'était même résigné, sur les conseils qu'on lui avait donnés, à envoyer une belle truite au percepteur du district, pour se faire mieux venir. Pour tout remerciement celui-ci lui avait fait répondre qu'il comptait qu'une de ses premières belles prises serait pour Mr le Contrôleur, à Lausanne, auquel le cadeau serait agréable.

La fête du père de Marc approchait, et, ce jour-là, on se réunissait en famille. Les gens de la Belle-Roche venaient chez les Delenz, ainsi que quelques voisins. La veille, dans la nuit, Marc eut la chance de faire une capture magnifique. Il y avait longtemps qu'on n'avait vu pareille bête. Dès le matin, la nouvelle en vint aux oreilles du percepteur ; il fait d'abord donner à entendre à Marc, combien il lui serait agréable d'envoyer ce superbe morceau à son supérieur. Marc fit la sourde oreille.

Alors le percepteur exigea ; Marc alla chez lui, lui expliqua le cas où il se trouvait et promit de se mettre en campagne dès la nuit suivante : avant quelques jours, il aurait encore bonne prise. Rien n'y fit, le percepteur s'entêta, le prit de très haut et finit par arguer de son droit. Marc, à bout de patience, s'emporta et l'on commença à se fâcher. L'orage approchait. Il éclata lorsque, après-midi, vinrent le percepteur avec ses gens, munis d'une ordonnance et prétendant s'emparer de la truite en litige.

Marc, déjà mal disposé, résista, et, à bout d'arguments, empoignait l'objet du débat :

— Puisque c'est ainsi, personne ne l'aura ; retourne au lac, dit-il.

Et tenant l'énorme poisson par la queue, il le fit tournoyer à bout de bras, pour le projeter au loin dans l'eau.

Sa résistance publique était déjà grave et les agents du percepteur se préparaient à quelque mesure de rigueur... mais ce qui le devint davantage, c'est que l'animal gluant, échappant à la main de Marc, au lieu de se diriger où celui-ci voulait l'envoyer, glissa entre ses doigts et, projeté avec violence alla frapper d'abord un des agents pour ricocher ensuite sur le percepteur lui-même qu'il fit largement trébucher.

— Vous aurez de mes nouvelles cria-t-il en s'essuyant. C'est de la rebellion ouverte. Vous aurez de mes nouvelles ! Et il battit en retraite.

L'avis général fut que Marc devait s'éloigner quelque temps pendant qu'on tâcherait d'arranger l'affaire. Il partit donc et demanda au lac un asile et des moyens d'existence.

(A suivre). **G. Roux.**

Théâtre Lumen. — A la demande générale, la direction du Théâtre Lumen a pu s'assurer pour cette semaine encore qui sera irrévocablement la dernière, **Le fantôme de l'Opéra,** merveilleux film artistique et dramatique d'aventures des plus passionnantes et des plus émotionnantes d'après le célèbre roman de Gaston Leroux. Tous les jours matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 et dimanche 7, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30. Malgré l'importance du spectacle, prix ordinaire des places.

Royal Biograph. — Rarement film rencontra un accueil aussi empressé du public que **Le roi de la pédale,** grand ciné-roman sportif en 6 étapes dont les trois premières passeront cette semaine sur l'écran du Royal Biograph. Il est vrai de dire que la principale vedette, Biscot, en est le principal attrait, cette semaine, quatrième étape « L'envolée », cinquième étape « Le Tour de France » et sixième étape « Le maillot jaune ». Tous les jours matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 et dimanche 7 deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction: J. Monnet
J. Bron, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Examen de la vue
et conseils gratuits
Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste
« Les Ifs » St-Roch, Lausanne **Tél. 45.49**
Se rend dans toutes les localités du canton.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, **Lausanne**

CERCUEILS riches et ordinaires — **P. SCHUTTEL**
Rue du Nord 3 — Lausanne — Tél. 58.34
Prix et conditions avantageuses.

CHEMISERIE DODILLE
Rue Haldimand, LAUSANNE
COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

COUTELLERIE-PARAPLUIES de la rue de la Louve
LAUSANNE
Grand choix. Aiguisage et réparations. Spécialité de tondeuses et sécateurs. Stéphane BESSON

S. Geismar **Chapellerie. Chemiserie.** *Confection pour ouvriers.* **Bonneterie. Casquettes.**
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE